

Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



Chapitre V



Abbaye de Gardiens ~ Août 1347

Les torches du tunnel étaient éteintes depuis longtemps, sauf une qui penchait maintenant. La lumière, fixée à un support mural, éclairait l'entrée des pittoresques catacombes de Lazare. Sous la bonne lumière, Ivan, de toute sa carrure, s'appuya contre l'encadrement de la porte, les yeux rivés sur une lettre. Dans la chambre, Lazare, assis au bord de son lit, buvait dans un bol en bois.

Lazare demanda entre deux bouchées : « Que lisez-vous, frère ? »

« Un courrier que j'envoie à Frère Salvitino... demain », répondit Ivan, les yeux plongés dans la lettre.

« Qui est-ce ? »

« Un moine du Conseil inférieur a vécu ici, à l'abbaye. Avant vous, avant votre naissance. »

« Où est-il maintenant ? »

« En Italie, à Cannello, l'autre monastère du concile. »

« Pourquoi lui écrivez-vous ? »

« Il me doit beaucoup. Et il pourra nous aider pour une petite affaire, une fois que nous serons partis pour l'Italie. »

« L'Italie ? Et la Bourgogne ? »

« L'Italie, en premier. »

« Frère Odino vient toujours avec nous, n'est-ce pas ? »

Le moine acquiesça d'un signe de tête. « Il a accepté. »

« En quoi ce Frère Salvitino vous est-il redevable ? »

Ivan détourna brièvement le regard de la page. « Ça suffit, Lazare, mange. »

Lazare prit une autre bouchée et mâcha brièvement avant de se tourner vers Ivan.

« Pendant votre absence, j'ai vu un homme amené ici et enfermé dans une des cellules. Qu'a-t-il fait, frère ? »

« Le prisonnier doit être jugé pour hérésie. Il sera emmené demain matin. »

« Qu'a-t-il fait ? »

« Il ne te dérange pas, Lazare, mange. Il est tard. »

Lazare jeta un coup d'œil à Ivan, absorbé par la lettre. Il prit un peu de viande et de pain dans son bol, les jeta sous son lit et reprit son repas.

« Peut-être a-t-il faim », suggéra Lazare.

Ivan s'éclaircit la gorge, replia la lettre et la glissa sous son vêtement. « Finis ton repas, mon fils. Je ne veux pas que tu t'approches de lui. Veux-tu bien me rassembler ? »

« Oui, frère. » Ivan scruta le bol et observa chaque bouchée jusqu'à ce que Lazare glisse le dernier morceau de pain sous la visière de son masque. Un sourire satisfait aux lèvres, Ivan reprit son bol vide. Lazare se glissa sous les couvertures.

Ivan le borda. « Tes prières ? »

« Oui, frère. Et j'ai prié pour le prisonnier. »

« Parfait. Je vous verrai donc demain matin. Bonne nuit. »

« Bonsoir, frère. »

Ivan quitta la pièce d'un pas ferme, décrocha la torche fixée au mur de la porte et sortit des catacombes.

Par-dessus un tas de couvertures, Lazare vit les contours de sa porte s'estomper dans l'obscurité tandis que la lumière de la torche d'Ivan remontait le couloir. Il tendit ensuite l'oreille : il entendit le claquement des sandales sur la pierre lorsqu'Ivan monta l'escalier des catacombes. Enfin, Lazare se redressa brusquement au bruit métallique d'une porte lointaine. Poussé davantage par la curiosité que par l'obéissance de son père, il récupéra la nourriture sous son lit, l'enveloppa dans un linge et remonta le couloir sur la pointe des pieds. Arrivé à un croisement de tunnels, le tunnel de Benion à sa gauche et un court couloir à sa droite, il tourna à droite pour pénétrer dans un court passage menant à des cellules. Six portes de cellules bordaient les murs, trois face à face. Au lieu de cryptes pour les morts, ces chambres étaient des cellules de détention équipées de portes verrouillables pour emprisonner les vivants. D'étroites fenêtres sur les portes étaient munies de plaques de fer coulissantes.

Lazare s'approcha de la dernière cellule à droite. Il fit glisser la vitre de la fenêtre ; les prières murmurées cessèrent.

« Bonjour monsieur. J'apporte de la nourriture. Je suis Lazare. Je peux vous parler si vous le souhaitez. »

La paille de la cellule bruissa et une voix se fit entendre : « Bonjour Lazare. Gloire au nom du Seigneur Christ, qui est Jésus. »

Lazare fit passer la nourriture par la fenêtre en répondant : « Béni soit-Il. Prenez la nourriture, monsieur. »

Tandis que le prisonnier récupérait l'objet, Lazare jeta un coup d'œil à son visage. C'était un jeune homme aux cheveux clairs, aux yeux bruns et à la barbe fine qui laissait deviner des traits fins. « Je vous suis très reconnaissant », répondit le prisonnier. Il s'accroupit contre la porte, imité par Lazare , ne laissant entre eux que cinq centimètres de planches de chêne.

Lazare frappa à la porte. « Pourquoi es-tu ici ? »

Le prisonnier répondit, la bouche pleine : « Accusé d'hérésie. Je dois comparaître devant une inquisition. »

"Qu'est-ce que tu as fait?"

« Je vis comme Jésus a vécu. »

« Alors, en quoi est-ce une hérésie ? »

Le prisonnier avala sa nourriture et expliqua : « Un évêque, accompagné de nombreux soldats, est arrivé dans notre village et a convoqué tout le monde. Il a inscrit nos noms et nos métiers dans son livre. » des livres de comptes – pour déterminer le montant de nos dîmes à l'église. Comme beaucoup dans le village « Nous étions des Frères de la Pénitence, du Tiers-Ordre de Saint François, nous avons refusé. C'était mal. »

« Payer la dîme, c'est mal ? » demanda Lazare.

« Jésus a vécu dans une pauvreté apostolique parfaite. Tous les hommes de Dieu sont appelés à vivre comme le Christ. Il est écrit : « Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » Un homme est pauvre lorsqu'il n'a ni argent ni métier. » et pourtant il peut être riche en Christ et lui offrir la dîme.

"Comment ça?"

« Laissez la dîme des champs en friche. Laissez la dîme des bêtes en liberté. Laissez la dîme des fruits non cueillis ; donnez la dîme de votre repas à celui qui a faim. La dîme est une offrande, un don. » Hormis pour Dieu, les temples n'ont pas vocation à percevoir la dîme de quoi que ce soit ; ce sont des lieux de culte uniquement.

« Pourtant, l'Église aide les pauvres, n'est-ce pas ? »

« Si l'Église perçoit la dîme destinée à Dieu et l'utilise, quelles que soient ses intentions, l'offrande n'est pas faite à Dieu, mais à l'Église. Tels sont les mots de Luc et de Matthieu. »

« Je connais les paroles, monsieur. Les avez-vous montrées à l'évêque et aux soldats ? »

« Ils les connaissent. »

« Pourquoi ne leur avez-vous pas dit que vous alliez travailler ? Et quand ils seraient partis, vous auriez tous pu vous enfuir. »

« Jésus s'est-il enfui ? »

Lazare se gratta la tête et scruta les dalles avant de porter son attention sur...

« Alors peut-être pourrez-vous leur dire que vous allez exercer le même métier que Jésus. Dites-leur que votre métier consiste à enseigner la parole de Dieu aux masses pauvres. Offrez-leur la dîme de vos enseignements, n'est-ce pas ? »

Le prisonnier laissa échapper un petit rire. Lazare pencha la tête sur le côté, tel un chien perplexe. « Ce n'est pas si simple, Lazare. Je dois prêter serment devant Dieu. L'Inquisition a déjà préparé les questions qui me condamneront. Je ne peux pas prêter serment et mentir. Ma sentence est déjà tombée : je serai brûlé. »

« Brûlés ? L'Église brûle des gens ? »

« Des centaines ; depuis brûlées. »

« L'Église ? Pourtant, l'Église est de Dieu. Pourquoi doit-elle brûler des gens ? »

« De nombreuses raisons. La plupart du temps, le non-paiement de la dîme ou le refus de rester fidèle à une autre foi. »

Finalement, Lazare rétorqua : « Or, les paroles de saint Matthieu sont mensongères : tout péché et toute médisance seront pardonnés aux hommes, mais les médisances de l'Esprit ne leur seront pas pardonnées . »

« Tu ne mentiras point. Ne te souviens-tu pas de ces paroles, Lazare ? »

Lazare commença : « Je les connais, monsieur. Mais s'ils vous brûlent... »

« Je ne prêterai pas serment, comme Jésus ne l'a pas fait. Je ne fuirai pas ceux qui me condamnent injustement. »

Je ne leur mentirai pas pour me sauver.

« Monsieur, s'ils vous brûlent... »

« Jésus n'a ni menti ni tenté. Lazare, ne me tente pas loin du Seigneur. »

« Monsieur, puis-je vous poser une question ? »

« En effet, Lazare. »

« Pourquoi ne m'as-tu pas demandé d'ouvrir cette porte si tu sais qu'ils vont te brûler ? »

« Je suis déjà libre. Cette porte, ouverte ou fermée, ne peut pas créer la liberté. La liberté, c'est... »
dans."

« Pourriez-vous me permettre d'ouvrir cette porte afin que vous puissiez vous enfuir ? »

« Certainement pas. Me tentes-tu encore, Lazare ? »

« Non, monsieur. Seulement, je ne comprends pas pourquoi vous ne souhaitez pas vous sauver. »

« La foi, Lazare. Je suis déjà sauvé, par la foi seule. »

« Et ils vous brûleront, comme vous le dites ? »

« Ils le feront. »

« Si cela est vrai, monsieur, pourquoi n'ai-je jamais lu de telles choses ? »

« Peut-être n'êtes-vous pas en mesure de les lire. Pourtant, vous êtes instruit. Êtes-vous un jeune ecclésiastique ? »

"Je suis."

« Ah ! Voilà. De même que les hommes brident les chevaux et mènent les troupeaux, vous êtes à la fois le cheval et la vache. Les fils deviennent leurs pères et les jeunes clercs deviennent les frères auprès desquels ils servent. Une génération engendre la suivante. »

Lazare baissa la tête, songeant à la sagesse de ces paroles, avant de se tourner de nouveau vers la porte. « Quel est votre nom, monsieur ? Que je sache pour qui je prie. »

« Je suis pauvre en Christ. Priez pour moi comme tel. » Straw se déroula à quelques pas. « Je vous remercie de votre générosité et de votre compagnie. À présent, je dois me consacrer à mes propres prières. Béni soit le nom du Seigneur Jésus-Christ et béni soit le testament du saint Pierre Jean d'Olivia. Béni soient leurs noms », récita le prisonnier en s'éloignant de la porte en rampant. « Bonsoir, Lazare. »

Lazare l'appela : « Pauvre homme en Christ ? »

Silence.

« Pauvre homme en Christ ? » s'écria de nouveau Lazare. Mais le prisonnier n'offrit rien de plus .

Ainsi, Lazare quitta sa cellule et s'éloigna à grandes enjambées. Pourtant, à peine avait-il quitté le couloir qu'un craquement se fit entendre dans un tunnel adjacent à la chaussée principale et situé juste en face du passage qu'il venait de quitter. Ce bruit, semblable à du bois qui se brise, résonna au plus profond du tunnel de Benion, le plus ancien des nombreuses artères souterraines. Aussi loin que Lazare se souvienne, une règle immuable existait, telle une loi gravée dans le marbre : il pouvait parcourir tous les tunnels des catacombes, à l'exception du Benion. Ivan lui interdisait de s'aventurer sous sa dangereuse voûte de pierres, si instable qu'elle laissait passer l'eau même après une pluie modérée. De plus, le Benion n'étant qu'un passage latéral sans issue, ne contenant que des portes de cryptes. Les serrures, soudées et incrustées de rouille depuis des siècles, ne lui donnaient aucune raison de s'y aventurer. Cependant, Ivan avait sous-estimé le sentiment d'indépendance naissant de Lazarus, comme le font souvent les parents dévoués : confiants et aveugles.

Lazare se tenait devant l'entrée du Benion et écoutait le goutte-à-goutte de l'eau qui résonnait dans ses entrailles creuses. De nouveau, il entendit le bruit, semblable à celui de planches qui craquent sous le poids d'un lourd objet.

Un fardeau. La curiosité le piqua — le fruit de la tentation le saisit — l'indépendance le poussa. Il prit donc une inspiration, jeta un coup d'œil autour de lui et se faufila dans le tunnel de Benion. Il passa en trombe devant les nombreuses portes des cryptes, leur accordant à peine un regard. Enfin, il atteignit le bout du couloir et découvrit la cause du tumulte : la dernière porte de la crypte, bombée vers l'extérieur, était déchirée par une ligne irrégulière d'éclats de bois qui la traversaient dans le sens de la longueur. Planches verticales.

Déjà, un espace séparait la porte en bois de son cadre de pierre et sa serrure en fer était brisée. Les yeux écarquillés, il jeta un coup d'œil entre la porte et le cadre et découvrit une rangée de cavités rectangulaires – des tombes occupées, hautes de quatre – creusées dans le mur droit d'une grande crypte. Dans la crypte, une table voisine masquait toute autre vue. Un crucifix en fer rouillé était accroché au mur du fond, mais seule la moitié était visible, masquant encore moins l'obscurité de la pièce.

Il huma l'ouverture pour discerner les effluves mêlées, vieilles de plusieurs siècles, qui s'échappaient du tombeau : l'odeur de tissu décomposé, le parfum d'ossements blanchis, la puanteur âcre de vieux champignons et la douceur de la pierre humide. Pris d'une curiosité insatiable, Lazare glissa ses doigts dans la fente et tira. La porte racla le sol lorsqu'il l'ouvrit de force. Le bois neuf se brisa – se brisa – jusqu'à ...

« Bang ! » Aussitôt, la porte explosa, projetant des éclats de planches contre le mur opposé. Les pierres de l'arche au-dessus de la porte s'effondrèrent lorsque la clé de voûte céda. Plus haut encore, une large section de mur et de toit adjacent s'effondra, provoquant une avalanche qui déferla autour de lui. Au milieu d'un chaos assourdissant, il plongea dans l'angle le plus éloigné du mur terminal tandis que des pierres s'écrasaient au sol.

Le silence revint, hormis le murmure de l'eau qui ruisselait sur les dalles. Lorsque la poussière et les débris retombèrent, Lazare se releva, sale mais indemne. Il dressa ses oreilles canines sous sa capuche et chercha le moindre bruit. Le clapotis de l'eau résonnait comme un grondement sourd, le glissement des cailloux sous le sol comme le fracas de rochers s'écrasant dans un profond ravin, le léger piétinement des rats comme le grondement de sabots. Pourtant, l'attention de Lazare restait fixée sur l'entrée du tunnel de Benion. Il n'entendit ni le grincement d'une porte de catacombe, ni le claquement de sandales de moine sur un escalier de pierre, seulement le bruit du prisonnier au loin, qui traînait des pieds dans sa paille, dans le couloir des cellules.

Lazare examina les débris qui l'entouraient. La paroi terminale du tunnel était encore en grande partie debout. Indemne, à l'exception d'un petit creux où les pierres s'étaient écrasées à côté de lui, la partie endommagée du mur offrait désormais ce qui semblait être un gouffre sans fond. Déjà, une brise rance, vieille de trois siècles, s'échappait de l'ouverture. Alors, il réalisa que...

Ce qui semblait être la fin supposée du tunnel de Benion, désormais mort, n'était en réalité qu'un faux mur en ruine ; visiblement, le passage se prolongeait au-delà.

Lazare jeta un coup d'œil par l'ouverture, sa capuche flottant devant le trou d'où s'échappait les gémissements du vent.

À un détail près, le tunnel qui se poursuivait était identique à la section non scellée. On aurait pu croire que le passage avait été abandonné avant même d'être entièrement achevé, car, bien que des cryptes bordassent les parois du tunnel, aucune de ces cavités n'était munie d'une porte. Il se fraya un chemin entre les pierres descellées et pénétra à l'intérieur.

Il lui semblait que les cryptes n'avaient jamais abrité de restes humains. Ni la première, ni la seconde – et les cadavres imprégnaient toujours les pierres sous-jacentes d'une patine couleur rouille que même les siècles ne pouvaient effacer. Il poursuivit sa route dans le tunnel, dépassant à grandes enjambées les nombreuses cryptes inoccupées et inachevées.

Alors que l'air des cryptes restait pur, à mesure qu'il s'aventurait plus loin dans le couloir, l'air confessait la mort, une odeur qui s'intensifiait sous l'effet des vestiges antiques. Lazare s'enfonça plus profondément. Au bout du tunnel, il constata que l'entrée de la dernière crypte était différente des autres : une porte courte et délabrée la recouvrait, scellée par les vestiges d'un mur de pierre en ruine – comme si un mur plus récent avait été érigé pour dissimuler toute trace de la porte désormais exposée. Une odeur de décomposition s'échappait de derrière les planches fissurées. Il écarta les pierres instables, déchira les toiles d'araignée, repoussa les planches ébréchées, rongées par les vers et se glissa à l'intérieur. Pas la moindre lueur ne filtrait, et pourtant, dans cette obscurité immaculée et d'un silence de mort, au-delà des restes épars de la porte, les pupilles affamées de Lazare se dilatèrent anormalement. Telles les pupilles d'un parfait prédateur nocturne, elles percèrent les ténèbres et virent tout.

La crypte semblait avoir autrefois servi de logement, mais son odeur était typiquement celle d'un tombeau.

Des tessons de poterie, des tissus en décomposition et des objets poussiéreux jonchaient le sol .

Lazare fouilla les niches des murs, sans y trouver de dépouilles enveloppées dans un linceul de moine.

Les tombes ouvertes avaient plutôt servi d'étagères, entassées dans un étrange bric-à-brac.

Une autre odeur flottait dans l' air : une légère âcreté d'encre. Lazare traversa la

pièce et s'arrêta devant une table étroite et un banc, autrefois utilisés comme bureau. Le

plateau était couvert de rayures, de cire et de taches d'encre. Un encrier, incrusté et vide, y reposait.

Quelque chose d'étrange concernant la table attira son attention tandis qu'il examinait plus attentivement sa surface.

Il examina attentivement les lieux, inclinant la tête. Ni l'encrier, ni les taches ne révélaient

de distinction ; pourtant, ce qui attirait son attention demeurait obscur, mais son existence

était certaine. Il approcha son nez à quelques centimètres de la table et le huma. Mais

rien ne se détacha.

Il recula alors, se recentrant sur le bureau – et là, il était là. Lazare essuya une fine couche de poussière. La curiosité qui l'assailait ne se manifestait plus que par ses yeux. Une fois la poussière et les débris enlevés, les rayures restantes sur le bureau prirent forme et il ne trouva rien. Des gravures aléatoires, mais des symboles ordonnés. Ce n'étaient pas des hiéroglyphes ; ils se présentaient plus nettement comme des rangées continues de figures géométriques. Leur position et leur espacement déterminaient la prononciation – et donc la signification – dans le livre de Lazare. L'œil. Selon un motif reconnaissable, des cercles et des lignes formaient des lettres, des mots, des phrases, pour finalement se rassembler en un flot de sens clair et compréhensible . Cependant, les inscriptions n'étaient ni françaises ni latines, mais d'une langue étrange, inconnue du monde de la plume et du parchemin. En vérité, nul n'aurait pu écrire le message sur le bureau, car cette langue n'avait jamais vu le jour sur terre. Avec une certaine difficulté, Lazare prononça les mots et en discerna le sens :

Aujourd'hui, j'offre un cadeau à mon frère.

Cette crypte renferme ma parole complète.

Dans un coin de la crypte,

'c'est quatre pierres de haut—

La quatrième pierre est descellée.

Lazare regarda vers l'angle de la crypte – exactement quatre pierres de mur plus hautes que les dalles du sol – un étroit interstice de mortier manquant entourait le bord d'une pierre usée. Il retira la pierre du mur et, de la cavité restante, remplie de toiles d'araignée anciennes, il extirpa un épais rouleau de pages jaunies. Il les déroula sur le bureau. La première page était une lettre qui disait :

Pour toi, mon frère—

Le vingt-huitième jour de septembre de l'an de grâce mil soixante -quatre, j'écris par les présentes la dernière d'une longue série de pages. Que mon cœur soit lourd, car bientôt je... Je connais la condition de la Mort. Son odeur me consume. Dans ma perdition, je suis contraint de m'interroger sur cette part de Dieu qui permet à de telles souffrances et à une telle perversité de régner sous Lui. Je ne peux la comprendre – malgré tout ce que je vois, je ne la comprendrai jamais. Ma foi Elle s'est envolée. La flamme s'est éteinte dans ma poitrine, et je ne suis plus que la Mort qui s'attend.

Je dois vous mettre en garde contre le Conseil. Par la promesse du Conseil, un pacte m'a été proposé. Jusqu'à présent,

Le pacte était le suivant : grâce à mes talents de traducteur, je déchiffrerais pour eux la langue de la Pierre-Porte. En échange, ils me laisseraient libre, libre de fuir à jamais l'Abbaye des Gardiens. Je n'avais d'autre choix que d'accepter.

Deux saisons entières s'écoulèrent pendant que je traduisais les passages, qu'on m'apportait un à un dans mes appartements. Durant ce court laps de temps, parmi toutes mes années, je vivis dans la plénitude de ma fonction d'homme de Dieu. Ma captivité ne pesait plus comme un fardeau, car le Conseil ornait mes appartements comme si j'étais un roi. Tout m'était accordé. hormis le desserrement de mes chaînes ou le renvoi des gardes papaux et de leurs fumées suffocantes de torches qui restaient stationnés à jamais devant ma porte.

Je ne manquais de rien d'autre que de ma liberté, et je nourrissais ce rêve aussi réel que les chaînes froides qui m'enserraient les bras. Pourtant, vers le milieu de la seconde saison, je sombrai dans une tristesse inébranlable. Même pour chasser ce rêve. Du langage de la Pierre-Porte, j'appris son but. Il me tourmentait tellement que je cessai de prier. Ma foi, Je crains d'être à jamais perdu. Je ne souhaite rien de plus que la mort. Pour comprendre le dessein de Dieu, je ne comprendrai jamais ses méthodes, mais je saurai toujours quelle est ma place en lui.

Dès lors, je cessai les transdivinations, provoquant ainsi la fureur du Conseil. En représailles, celui-ci fit retirer tous les meubles de mes appartements et me replongea dans les conditions épouvantables que j'avais subies avant de commencer à travailler pour lui. Ma santé se détériora rapidement. Après une longue période, j'acceptai de reprendre les transdivinations, à la seule condition de voir la promesse de liberté réitérée.

J'ai depuis achevé mon travail et trois saisons se sont écoulées. Pendant un temps, je me suis interrogé sur ma détention. L'abbé du Conseil n'a évoqué qu'une seule raison : que je continue à offrir mes conseils aux prêtres. Je ne les ai pas revus depuis près d'une saison. J'ai compris depuis que je ne suis plus d'aucune utilité au Conseil, comme en témoigne notamment la dégradation de mes conditions de vie. Avec le temps, j'ai deviné qu'ils n'avaient jamais eu l'intention de me libérer de cette servitude, même dès le début. Ce sont mes dernières paroles, car mon encre est déjà à sec. À ma plus grande surprise, l'abbé du Conseil est venu à ma cellule tôt ce matin. Il m'a informé que je ne serais jamais libéré ; c'était contraire à la décision finale du Conseil, si je me souviens. On m'a trop parlé de l'emplacement de la pierre et des mots qui y étaient inscrits. Au lieu de cela, le Conseil m'a offert l'absolution de mes péchés, une potion de sommeil sans douleur et la promesse d'une sépulture sainte.

Hélas, je n'ai qu'une journée pour réfléchir à cette offre, car il reviendra demain. Une fois encore, je n'ai d'autre choix que d'accepter la potion, sous peine d'affronter les affres du soleil. Je te laisse, mon frère, toi qui peux lire ces mots, toutes les inscriptions originales de la Pierre-Porte. Puisses-tu avoir plus de chance que moi. Puisses-tu tirer des leçons de ma vie.

En vérité, je ne peux qu'errer librement à travers les années, avec le souvenir d'une douce tristesse. J'ai vécu une vie qui n'était pas la mienne, dans cette crypte qui n'était pas la mienne, et pourtant, un instant de rêve m'appartenait entièrement : un rêve de liberté qui s'est révélé plus doux que tout ce que la liberté elle-même aurait pu m'offrir.

Je suis-

Le clerc Naramsin
—Traducteur du Conseil

Une brise glaciale fit frémir les pages, emportant avec elle une odeur d'ossements en décomposition. Il ramassa les pages sur le bureau et inspecta plus attentivement la crypte. Sur le mur du fond, dans la niche la plus basse, un linge recouvrait quelque chose d'entièrement dissimulé. Il s'approcha. Lorsque Lazare saisit l'étoffe, elle se déchira entre ses doigts comme une toile d'araignée. Avec précaution, il retira le tissu pourri pour révéler...

« Ah ! » Brusquement, il lâcha le tissu comme s'il l'avait mordu. Il reprit son souffle et il tomba à la renverse sur le sol. Un frisson le parcourut ; son cœur s'emballa. Des picotements brûlants lui parcoururent le corps. Cruellement enchaînés devant lui gisaient les restes d'un Grotesque adulte – les ossements de Naramsin. Il avait vu tant de cadavres, mais jamais un autre Grotesque. D'épaisses canines étaient plantées dans un crâne par ailleurs humain. Des os d'ailes gisaient sous le corps. Lazare se contempla – une version plus imposante de lui-même – décomposé et enchaîné !

Lazare fut saisi d'une horreur absolue, cet état fugace et intense, coincé entre un cri et un silence pétrifié. S'il n'avait pas été trop vivant, son cœur aurait imploré la Mort de l'arrêter.

Il bondit sur ses pieds et s'enfuit de la crypte avec les rouleaux de Naramsin. Il remonta le tunnel de Benion, plongea à travers l'ouverture du faux mur et sauta entre les pierres éparpillées. En un éclair, il se retrouva entre les murs immaculés et familiers de ses appartements.

Caché sous ses couvertures, dans le silence persistant, son cœur battait la chamade, au rythme de ses pensées. Il fourra à la hâte les rouleaux entre les plis de son matelas, vérifia les lacets de sa capuche et s'enfouit profondément dans le lit. Il se sentait sale, souillé intérieurement. Il aspirait à des rêves innocents, à n'importe quoi, sauf à l'horrible image de sa dépouille enchaînée. Jamais il ne s'était senti aussi seul, aussi menacé , aussi terrifié.

Ensemble, les battements de son cœur et le tourment de son esprit le plongèrent dans un cauchemar sordide – moins une terreur qu'un apaisement après une période d'agitation mentale extrême. Dans ce rêve, il se voyait nu, gravissant à toute vitesse l'escalier en colimaçon vers la porte d'entrée supérieure des catacombes. Il courait vers la liberté – il aspirait à s'échapper des tunnels – de leurs murs de mort qui s'effondraient. Chaque battement de son cœur était une marche de plus , et pourtant, plus il grimpait vite, plus l'entrée s'éloignait , se profilant à l'horizon. Des escaliers s'enchaînaient, encore et toujours... Ils étaient assez nombreux pour monter jusqu'aux cieux. Et tout au long de cette nuit qui s'étirait, aussi interminable qu'elle ait pu paraître, l'horrible cauchemar se répétait sans cesse : Boum -boum-boum-métier à tisser ! Boum-boum-boum-métier à tisser !

~*~

La lueur pourpre des premières lueurs inondait l'abbaye de Gardiens. Pourtant, moines et écuyers confinés dans leurs quartiers et offices du matin suspendus, le site sombre de l'abbaye paraissait aussi désert que la crypte de Naramsin . Malgré tout, dans la plupart des dortoirs, un prêtre était agenouillé. Au pied de son lit de planches, il priait pour une transformation sans douleur. Ailleurs, des ombres d'impatience se mouvaient derrière les cadres de pierre des fenêtres étroites, jetant des regards curieux sur la cour. Un malaise palpable, une tension latente.

Frère Ivan s'appuya contre la fenêtre de sa cellule, scrutant les robes fantomatiques qui traversaient la pièce. Dans la cour, il jeta un coup d'œil au soleil levant et enfonça ses doigts dans le cadre de la fenêtre. En contrebas, le rituel commençait : l'abbé Vonig escortait trois prêtres robustes jusqu'aux bains publics.

Une fois à l'intérieur, l'abbé donna les instructions suivantes à ses frères : « Vous, verrouillez la porte et prenez votre place. » « La fenêtre. Vous deux , apportez-moi ça. Et faites attention à ses dents ! » L'abbé se dirigea d'un pas décidé vers une table de pierre adossée au mur est. Le plateau était noir comme du charbon, visiblement carbonisé par de nombreux feux. Deux moines disparurent dans la pénombre des bains tandis qu'un troisième contournait l'abbé et regardait à travers une fente verticale entre les lattes d'une fenêtre fermée, orientée vers l'aube.

Des bruits de pas traînants, des gémissements et des sifflements témoignaient d'une lutte à l'arrière des bains publics.

« Attention ! » cria Vonig. Il sortit une petite fiole de sa robe et répandit des graines sur la table. Il murmura une prière.

Les deux moines costauds revinrent avec la Grotesque, la poussant vers l'avant tandis qu'elle se débattait . « Le soleil a franchi le mur, Abbé ! » cria le prêtre près de la fenêtre.

Vonig acquiesça d'un signe de tête, tout en marmonnant. Les moines la traînèrent jusqu'à la table tandis que Vonig récitait de son manuscrit; " Pater noster, qui es in caelis, sanctificetur nomen tuum ; adveniat regnum tuum ; fiat voluntas tua in terra... "

La Grotesque prit appui sur le bord de la table, luttant contre ses ravisseurs.

comme elle leur criait : « Baut ! Eca am sha tular ! »

L'abbé répliqua en continuant : "...in terra sicut in caelo. Panem nostrum cotidianum da nobis hodie..."

Elle siffla sur les moines, se tenant à distance de la table tout en se débattant. Les prêtres lui attachèrent les poignets et les chevilles avec des menottes en cuir. Ils tirèrent sur les liens, la déséquilibrant avant de la traîner par-dessus la table, ses ailes fouettant leur visage. Les moines se positionnèrent de chaque côté de la table, chacun tenant une paire de sangles qui immobilisaient ses mains et ses pieds sur la dalle de pierre. La lutte était terminée ; elle Elle ne parvenait pas à se dégager. Assise à genoux, elle ne pouvait que fixer l'abbé du regard.

Les yeux de Vonig roulèrent sur les mots écrits. « ...et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos... »

Le Grotesque l'interrompit d'une douce supplique enfantine. « Shat na cawt—hmm ? Cawt ? »

Vonig détourna son attention et leva brièvement les yeux de son livre qu'il serrait contre lui. Il découvrit un visage à la fois doux et terriblement affligé, et aperçut même les larmes qui brillaient au coin de ses magnifiques yeux bleus. Et il remarqua clairement, comme pour la première fois, qu'elle paraissait bien plus humaine que n'importe quel Grotesque qu'il ait jamais vu . À vrai dire, sans ses ailes et ses oreilles, elle aurait pu n'être qu'une pauvre fillette terrorisée, prise au piège par les liens de deux prêtres robustes et renfrognés.

Vonig détourna son regard troublé et poursuivit : « —et nos dimittimus— » Les mots lui étranglèrent . Il s'éclaircit la gorge : « —et nos dimittimus debitoribus nostris— » De nouveau, sa voix se brisa. Il interrompit son récitation, se retourna brusquement et cria au prêtre de l'autre côté des bains : « Dévoilez la fenêtre maudite ! Faites-le maintenant ! »

Les deux moines se laissèrent aller en arrière, appuyés sur leurs chaînes. Elle leur lança un sifflement. L'autre prêtre saisit les volets de bois, mais hésita. Il jeta un regard en arrière vers la Grotesque, grimaçant, lorsque Vonig aperçut des larmes lui monter aux yeux.

« Ça suffit, frère ! » le réprimanda Vonig. Aussitôt, le prêtre ouvrit les volets d'un coup.

et les rayons du soleil baignaient les bains publics.

« Cri strident ! » Un hurlement perçant résonna dans l'enceinte de l'abbaye. Un nuage de cendres s'échappait de la fenêtre des bains publics.

La porte des bains s'ouvrit brusquement et Vonig, toussant, sortit précipitamment de l'entrée enfumée, se frottant les yeux en se hâtant vers son bureau. Un peu plus loin, les moines restants quittèrent le bâtiment, portant parmi eux une statue de pierre d'un autre Grotesque – un autre Eljo foudroyé par le soleil, les ailes déployées – figé dans une posture agenouillée, le visage levé vers le ciel révélant une expression de granit d'une agonie absolue.

De l'autre côté de la cour, l'étroite fenêtre d'un dortoir du deuxième étage laissait entrevoir un grand prêtre aux cheveux argentés, en larmes, la main sur la bouche. Près du toit du dortoir, d'autres yeux contemplaient les moines et leur statue : des sphères noires et brillantes représentant un corbeau, perché au sommet du prunier de la cour. Elles observaient avec respect les trois moines emporter la dernière Grotesque des Gardiens – le dernier « don » des Gardiens destiné au monastère de Canello, en Italie centrale, pour orner le rebord de sa cathédrale.

~*~

Ivan franchit l'entrée des catacombes. Il descendit l'escalier et tomba sur Lazare, qui se tenait là, une torche allumée à la main, et qui s'agitait.

Ivan s'arrêta sur les marches. « Lazare ? »

« Frère, il y a quelque chose que je dois vous dire. C'est arrivé hier soir. »

« Que s'est-il passé ? » Ivan descendit précipitamment les dernières marches. « Que s'est-il passé ? » Il contourna Lazarus et un angle de pierre et découvrit que les torches des catacombes

étaient déjà allumées. « Pourquoi avez-vous allumé toutes les torches si tôt, avant même mon arrivée ? »

« Il y a eu un incident, mon frère. »

« Le prisonnier ? »

« Le toit s'est effondré. »

« Quoi ? Tu es blessé ? » Ivan lui saisit le bras, le retourna et l'examina avec l'urgence d'un gardien sévère et affligé.

« Non, moine. »

« Montre-moi ! » Ivan prit la torche de Lazare et le suivit dans le tunnel de Benion, jusqu'au bout. Ivan agita la torche au loin, enjambant les pierres et inspectant les dégâts. Il aperçut alors le trou béant dans le mur et se figea.

« Le tunnel continue ? » Il se tourna vers Lazare, un sourcil levé d'incrédulité.

« Oui, mon frère. »

Ivan tenait sa torche près du trou et sa flamme se balançait dans la brise gémissante.

« Restez ici », déclara Ivan en grim pant dans le creux.

« Pourtant, j'ai déjà... » Lazare se reprit.

Ivan se retourna vers lui : « Tu étais déjà entré ici ? »

« Oui, frère, mais... »

« Nous discuterons de votre désobéissance plus tard. »

Lazare baissa la tête. Une fois passé le trou, Ivan se retourna vers lui. « Eh bien, viens. »

« Alors , puisque vous connaissez le chemin. »

Lazare sauta à sa suite.

Tandis qu'Ivan éclairait chacune des cryptes vides, Lazare le suivait de près. Mais le garçon recula lorsque Ivan approcha de la dernière crypte.

« Frère, il y a ... il y a des ossements là-dedans » , admit Lazare en montrant une porte ouverte dont l'entrée était jonchée de pierres.

Ivan entra, mais Lazare resta immobile. Il dressa l'oreille sous sa capuche. Il entendit Ivan soulever le linceul putréfié, puis sa respiration s'interrompt . Il perçut le silence qui suivit et, lorsqu'Ivan sortit de la crypte, Lazare scruta son visage à la lueur des torches. Ivan était pâle et émacié, mais ne dit rien. Il fixait simplement le sol entre lui et Lazare, comme perdu dans ses pensées.

Lazare rompit le silence. « Frère, il est comme moi. L'avez-vous vu ? Et il porte des chaînes. »

Ivan passa précipitamment devant Lazare. « Nous devons partir. Maintenant ! » Il ne se retourna pas une seule fois.

« Frère, pourquoi est-il là-dedans ? » demanda Lazare en se laissant tomber précipitamment derrière lui.

« Je m'attendais à ce que vous restiez au lit. Ne dites rien de ce que vous avez vu. Plus de questions. »

Le garçon perçut de la colère dans sa langue acérée.

« Pardonnez-moi, frère. » Lazare accéléra le pas pour suivre la foulée rapide et régulière d'Ivan.

Après avoir quitté la partie du tunnel nouvellement découverte, Ivan demanda à Lazare de l'aider à sceller l'ouverture avec les pierres tombées précédemment. Lazare lui apporta une truelle et remplit des seaux de mortier frais et d'eau. Enfin, lorsqu'Ivan fut certain qu'aucun autre moine ne soupçonnerait que le mur était une falsification, il ordonna à Lazare de retourner à ses appartements et lui demanda d'y rester.

Ivan était parfaitement conscient que la restauration du tunnel de Benion devait inclure le rehaussement d'un mur neuf contre le faux mur nouvellement découvert. Si ses confrères prêtres découvraient le

Si des vestiges du Grotesque étaient découverts – dans le chaos de rumeurs et de tumulte qui ne manquerait pas de s'ensuivre –, Lazarus risquerait d'attirer l'attention . Nul ne devait le savoir, se dit-il en réfléchissant aux plans de restauration, tandis qu'il quittait les catacombes pour se diriger vers le bureau de l'abbé. Après tout, l'âge du tunnel de Benion n'était un secret pour personne. Il y a longtemps, avait-il averti l'abbé Vonig de son effondrement inévitable et, compte tenu de son ancienneté, ce n'était plus qu'une question de temps.

~*~

L'abbaye grouillait de moines et de jeunes garçons au crâne rasé. La cloche du portail principal sonna au loin. Soudain, un écuyer en robe traversa la cour en courant. Tel Lazare, tel un fantôme de toile de jute, le garçon portait un masque percé de trous pour les yeux. Une capuche intégrale lui couvrait la tête. Il passa en trombe devant un moine qui le réprimanda. « Miguel ! »

En cours d'exécution?"

Le garçon ralentit le pas. Arrivé au fond de l'abbaye, il s'arrêta devant Frère Grate et s'inclina. Le prêtre le remarqua. « Miguel, votre masque est déchiré près de l'œil. »

« Trou. Demandez à Frère Ivan de le recoudre ou d'en fabriquer un nouveau. »

« Frère Ivan est déjà en train de recoudre un nouveau masque. Frère, je... vous parle ? » Les paroles indistinctes du garçon révélaient une grave déformation de la bouche dissimulée sous le masque déchiré.

« Alors, crache le morceau. »

« Des soldats à la... à la porte ! D'Avignon ! Une calèche avec eux... un prêtre dedans ! Une robe rouge ... » balbutia l'écuyer.

« Qu'est-ce qu'il porte sur la tête, mon garçon ? » demanda Grate, soudain frappé par l'émotion.

« Une casquette blanche qui lui tourne autour des oreilles. Une autre sur les genoux – elle est grosse. Un chapeau rouge qui tourne . »

« Au nom de Saint-... » ordonna Grate au garçon. « Écoute-moi ! Préviens l'abbé qu'un cardinal arrive d'Avignon ! Maintenant, file ! »

Le garçon s'inclina et s'éloigna d'un pas vif lorsque Grate le réprimanda. « Miguel ! Cours ! » L'écuyer s'élança et tourna à toute vitesse au coin d'une rue.

Le tintement de la cloche persistait tandis que Grate s'avançait vers l'entrée principale. Il aperçut un grand soldat aux cheveux noirs bouclés mi-longs, à la fine moustache et au bouc, et aux yeux vert jade, debout devant le portail. Une profonde cicatrice sillonnait la joue d'un visage sévère, marqué par les combats. Grate déverrouilla la porte et l'ouvrit en grand. Le soldat cracha par terre avant de le contourner. Au passage, il lui lança un regard froid et grommela : « Soit il te faut une cloche plus grande, soit il te faut de plus grandes oreilles. »

Grate fronça les sourcils en baissant les yeux sur la salive du capitaine Bourne . Il aperçut alors le cardinal Blasi qui descendait d'une calèche. Blasi s'approcha de Grate, rabattant son chapeau à larges bords sur ses yeux diaboliques. Grate sourit, fit une révérence et baisa la main tendue et inerte de Blasi .

Le frère tenait son arc en parlant. « Votre Éminence, l'abbaye de Gardiens est véritablement honorée. »

« Et qui êtes-vous ? »

Grate se leva. « Frère Maurice Grate, Votre Éminence, responsable des hôtes et des visites. »

« Très bien, Frère Grate. Escortez-moi jusqu'à l'abbé. » Le frère se retourna, suivi de Blasi, tandis que le capitaine s'agenouillait à ses côtés, faisant signe à quatre de ses hommes de le suivre. « J'ai deux cents hommes, quatorze chevaux et six chariots de ravitaillement. J'ai besoin qu'on s'en occupe. »

Aussitôt, Grate fit signe à un jeune clerc de l'accompagner. « Va aux écuries et préviens Frère Festoneau que nous avons des invités : quatorze chevaux qui ont besoin de soins immédiats. »
Le garçon inclina sa tête rasée et disparut.

Grate s'adressa à Blasi : « Peut-être avez-vous faim, vous et vos hommes ? Si vous le souhaitez, nous pouvons ouvrir le réfectoire et les cuisines immédiatement. »

« Faites-le », aboya Blasi.

Grate poursuivit : « Et votre groupe restera-t-il la nuit, Votre Éminence ? »

« Plusieurs jours. »

Grate s'arrêta net. « Des jours, Votre Éminence ? Notre abbaye manque cruellement de provisions pour tant d'hommes ! »

Blasi l'encouragea à poursuivre. « Nous discuterons des détails en temps voulu, frère. Tout d'abord, l'abbé. »

De l'autre côté de la cour, moines et écuyers observaient la procession avec curiosité – tous les visiteurs étaient étrangers. Blasi ne leur prêtait aucune attention, mais Bourne scrutait chacun d'eux. Son regard était attentif. Sans aucune courtoisie, ils se promenaient partout, mesurant, évaluant. Le groupe entra dans un bâtiment et Bourne claqua des doigts près de la porte. Deux soldats tombèrent derrière lui et se mirent au garde-à-vous devant la porte. Grate conduisit Blasi dans un couloir jusqu'au bureau de l'abbé. Il frappa légèrement à la porte.

Une voix rauque répondit de l'intérieur : « Entrez ! » De nouveau, Bourne claqua des doigts et ses soldats obéirent ; ils se placèrent au garde-à-vous devant la porte. Grate, Blasi et Bourne entrèrent dans le bureau et découvrirent l'abbé Vonig, dos à eux, face à une étagère de livres.

Vonig se retourna lentement, absorbé par un livre ouvert qu'il tenait entre ses mains. Finalement, il leva les yeux, stupéfait de voir un cardinal dans son bureau. Il s'inclina respectueusement.

« Votre Éminence. »

« Abbé », répondit Blasi sur le même ton.

Grate intervint. « L'abbé Vonig, Son Éminence, le cardinal... euh... »

« Cardinal Masson », Blasi a aidé Grate pour l'introduction, utilisant le même alias.

de « Masson » lorsqu'il a obtenu un accès indu aux Apocryphes.

Grate poursuivit sa présentation tout en tendant une main de présentation à Blasi : « Son Éminence, le cardinal Masson, est venu d'Avignon pour honorer notre abbaye de sa présence. »

« Ce sera tout, Frère Grate. » Vonig le congédia en remettant le livre sur l'étagère.

Grate s'inclina et partit. « Malheureusement, j'ai de mauvaises nouvelles de la part de Sa Sainteté.

Savez-vous que vos cardinaux du Conseil supérieur, Basiliste et Lean, sont décédés depuis ? »

« J'ai appris cela dans des échanges de courriers récents », admit Vonig. Bourne examina la pièce.

Blasi prit un air aimable. « Pourtant, parfois, même dans les ténèbres du désespoir, une lueur d'espoir apparaît. Abbé, c'est pourquoi je vous apporte également de bonnes nouvelles. »

« Ah ? » Vonig sourit.

« Vous avez été nommé pour siéger au Conseil supérieur des Apocryphes. Votre dévouement au Conseil vous a valu les faveurs de Sa Sainteté. Il vous attend à Avignon. »

L'abbé perdit son sourire. « Conseil supérieur ? Je ne suis qu'un évêque. Seuls les cardinaux siègent au Conseil supérieur. »

Blasi chercha ses mots, se reprit brusquement et déclara : « Quoi qu'il en soit, vous et l'abbé du Conseil inférieur en Italie êtes désormais promus au Conseil supérieur. »

« Domingus ? »

« En effet, l'abbé Domingus de Canello, Sa Sainteté vous a tous deux convoqués au Palais papal, sans délai. »

« Mais qu'en est-il de l'abbaye ? Qui en assurera la supervision ? »

Blasi l'interrompit d'un geste de la main et d'une voix rassurante : « Sa Sainteté est parfaitement consciente de ce qu'elle protège. C'est précisément la raison de ma présence ici. C'est également la raison de l'importante escorte. L'abbaye est en sécurité. Sa Sainteté m'a chargé d'assurer l'intérim de l'abbé jusqu'à la nomination d'un successeur. Par ailleurs, un autre cardinal, escorté, est en route pour le monastère italien de Canello et y exercera l'intérim jusqu'à ce qu'un successeur adéquat soit trouvé. »

Blasi se prit la tête entre les mains et sourit. « Abbé Vonig, je vous félicite pour votre nomination au Conseil supérieur, et je tiens à ajouter que vos années de service dévoué aux Apocryphes sont tout à fait remarquables. »

L'abbé Vonig pressentait quelque chose d'inquiétant. Avant sa mort, le cardinal Lean lui avait adressé une lettre. Il lui confiait que le pape Clément ignorait encore le but secret du concile des Apocryphes, le rôle de ses deux monastères et les fonctions qui lui incombaient en tant que chef officiel de ce concile.

Vonig interrogea Blasi. « Éminence Masson, puisqu'il n'y a pas eu de Conseil supérieur. »

Depuis la mort de Son Éminence le cardinal Lean, comment Sa Sainteté a-t-elle été informée des questions relatives aux Apocryphes ?

« Sa Sainteté a depuis lors examiné les archives des Apocryphes », a rétorqué Blasi.

« Or, un incendie a détruit ses archives. Comment Sa Sainteté pourrait-elle consulter des archives qui ont été brûlées auparavant ? »

« Peut-être que tout n'a pas brûlé ; je n'ai pas de réponse toute faite. Cependant, vous pourriez interroger Sa Sainteté sur ces détails lors de votre rencontre avec lui. »

Vonig plissa les yeux. « Si cela vous plaît, Votre Éminence, puis-je voir les ordres de nomination de Sa Sainteté ? »

« En effet, vous le pouvez, Abbé. » Blasi sortit une lettre de ses vêtements liturgiques.

L'abbé brisa le sceau de cire de la lettre et lut les ordres — des ordres signés par le pape Clément.

Vonig replia la lettre et examina les deux moitiés du sceau de cire. « Pourquoi ne porte-t-il pas l'empreinte des insignes de Sa Sainteté ? »

Blasi a défendu le document : « Comme vous le savez bien, la nature du Conseil est secrète. Sa Sainteté insiste pour que seuls les cardinaux gouvernent les deux monastères apocryphes. Vous devez vous adresser à Lui pour tous les soucis qui vous tourmentent. Et Il vous attend, immédiatement.

Vonig regarda Bourne. Ses yeux verts le fixèrent intensément. Vonig confia à Blasi, la poitrine affaissée : « Je ne peux plus siéger au Conseil supérieur. Je suis vieux et fatigué ; mes jours sont comptés. »

« Vous devez donc informer Sa Sainteté de votre situation, Abbé. Je ne fais que transmettre sa convocation. »

« Je ne peux pas servir... »

Blasi l'interrompit. « Le château Mallow, à Avignon, vous attend. Ce sera votre nouvelle résidence. Vous avez jusqu'à demain pour récupérer vos affaires. Le capitaine veillera à ce que vos effets personnels soient correctement rangés. Vous pourriez également organiser une rencontre avec les moines résidents pour leur annoncer la bonne nouvelle et me présenter comme le nouvel abbé. »

« Je le ferai, Votre Éminence. »

« Abbé, je suppose que vous n'êtes pas satisfait de la décision de Sa Sainteté. »

Vonig a exprimé sa profonde déception. « À mon âge, on pense souvent à la mort. J'ai une crypte dans les catacombes, mais je crains de ne jamais l'utiliser. »

« Les détails de votre décès peuvent être réglés, Abbé. Vous devez d'abord vous présenter à Sa Sainteté. Je logerai dans les appartements des invités tant que vous resterez abbé. Vous y veillerez. »

« Que les gardes et les chevaux soient bien traités ? »

« Je le ferai. Je pourrais peut-être vous assigner une escorte jusqu'au... »

Blasi l'interrompit. « Je trouverai ma propre voie, Abbot. »

« En effet, Votre Éminence. » Vonig s'inclina tandis que Blasi et Bourne quittaient le bureau. Vonig se tourna vers la fenêtre et fixa le vide, la lettre falsifiée tremblant dans sa main faible. Il pensa à Ivan et à ce garçon difforme ressuscité par Lazare ; il songea à la crypte qu'il avait fait creuser et se réservait ; et, très probablement, se dit-il, sa dépouille ne retournerait jamais à l'abbaye bien-aimée qu'il avait servie si longtemps.

Vonig s'enferma dans son bureau. Blasi prit connaissance des lieux et des installations. Le capitaine Bourne ratissa l'abbaye avec ses troupes, postant des gardes aux endroits qu'il jugeait stratégiques. À la tombée de la nuit, le capitaine avait transformé l'abbaye en une forteresse imprenable : impossible d'y entrer, impossible d'en sortir, et un soldat en faction à chaque coin de rue.

Le lendemain matin, immédiatement après l'office, l'abbé Vonig calma ses moines inquiets en leur annonçant sa mutation à Avignon. À midi, il monta dans la calèche et des soldats à cheval l'escortèrent. Blasi se mit en route avec une hâte délibérée.

Le nouvel abbé convoqua une réunion des seuls frères aînés de l'abbaye, ceux qui connaissaient l'existence de la Pierre Porte et la véritable vocation de l'abbaye, celle de sa gardienne. Le motif de cette réunion était simple : examiner minutieusement le corps des frères du Conseil inférieur, selon la pratique courante de toute inquisition ecclésiastique. En tant que cardinal du Collège, Blasi connaissait parfaitement l'art de la chasse aux sorcières. Il savait que la méthode de toute inquisition était rigide et simple : convoquer une assemblée, instaurer une autorité absolue, exiger des aveux de méfaits, puis diviser la population par des témoignages contradictoires.

Lors de son assemblée convoquée des Frères Supérieurs, Blasi ordonna à chaque prêtre de rédiger une lettre et de la lui remettre avant la nuit tombée. Il attendait trois choses de cette lettre. Premièrement, les prêtres devaient...

Il leur demanda de dresser une liste de toutes les installations et pratiques de l'abbaye susceptibles d'être améliorées. Bien que Blasi se montrât assez indifférent aux suggestions d'amélioration, cette liste servit habilement à détourner l'attention des moines des deux listes suivantes, qui étaient essentielles à son stratagème et constituaient la cause même de l'Inquisition. La seconde exigence de Blasi était que les prêtres témoignent contre leurs confrères en recensant tous les comportements observés qui auraient pu paraître « indignes » d'un moine. Enfin, Blasi attendait d'eux qu'ils consignent par écrit leurs confessions personnelles. Il les informa que toutes les confessions écrites resteraient confidentielles.

Indignés, les frères aînés ne purent guère faire plus que se soumettre. L'exercice de Blasi, cependant,

Aussi brutale qu'ait pu paraître cette méthode, elle s'avéra très efficace car, à l'instar du battage d'une batteuse, elle permit de séparer le bon grain de l'ivraie, la bonne graine de la mauvaise. L'élimination de ces moines vertueux et intègres ne laissa subsister que sept prêtres à la conduite douteuse. Parmi eux, Blasi raya le frère Odino de la liste ; il ne souhaitait pas avoir à sa disposition ce qu'il considérait comme un « ivrogne obèse ». Blasi participa à l'inauguration de la Pierre de Porte. Il raya également un nom italien, car il ne souhaitait que des Français pour participer à ce qu'il considérait comme une cause française. Il ne restait donc plus que cinq moines.

Un à un, en privé, Blasi convoqua les cinq moines dans le bureau de l'abbé. Il leur répéta à chacun le même récit : il avait reçu l'ordre conjoint du pape Clément du Saint-Siège et du roi Philippe de France d'utiliser la Pierre-Porte comme une arme contre les Anglais. Enfin, il demanda à chaque moine s'il serait disposé à l'aider à chasser les Anglais de Crécy.

Parmi les cinq moines de la liste, Clodius et Greville acceptèrent d'aider Blasi avec la Pierre-Porte, mais laissèrent fortement entendre qu'une réaffectation serait une compensation suffisante – en tant que futurs responsables des catacombes de l'abbaye. Ils convoitaient les postes d'Ivan et d'Odino. Blasi n'accepta leur réaffectation qu'après qu'ils l'eurent aidé avec la Pierre-Porte. Des trois moines restants, Frère Grate était moins enthousiaste à l'idée de fournir son aide ; cependant, d'un coup de coude et d'un regard menaçant, Blasi le convainquit brusquement. Les deux derniers frères refusèrent catégoriquement d'aider Blasi et l'avertirent des graves conséquences qu'il encourrait s'il touchait à la Pierre-Porte. Déçu par leur refus obstiné, Blasi les congédia du bureau – se contentant d'un signe de tête discret au capitaine Bourne, qui se tenait juste devant la porte ouverte. Bourne escorta alors les deux frères à la campagne pour qu'ils se L'abbé Vonig, les lèvres scellées à jamais par la saleté.

À ses yeux, Blasi avait le sentiment d'avoir réussi l'impossible.

N'ayant à sacrifier que trois vies, il prit le contrôle de l'abbaye de Gardiens et de sa porte fortifiée, et s'assura l'assistance de trois frères aînés, tout en gardant ses intentions secrètes.

Les jours suivants, Blasi s'isola dans le bureau de l'abbé, étudiant avec attention des manuscrits de l'abbaye longtemps gardés, des pages déchirées qu'il avait retirées des archives des Apocryphes . et les plans de la cathédrale de l'abbaye. Bien qu'absorbé par sa mission principale de chasser les Anglais de France, Blasi veilla à ce que les moines et les écuyers résidents continuent leurs habitudes, même s'ils se conformaient à la forteresse de plus en plus stricte de Bourne.

comme l'ambiance.

~*~

Un moine au visage buriné se tenait en méditation silencieuse au-delà des écuries de l'abbaye. De longues années passées à la tête des écuries avaient durci son apparence. Sans sa robe sacerdotale, on aurait pu le prendre pour un simple paysan. Ses fins cheveux bruns étaient clairsemés et le sommet de son crâne était parsemé de taches brunes, témoins de ses nombreux étés caniculaires passés au grand air . Frère Festoneau était un moine supérieur et membre du Conseil inférieur. Les écuries et les chevaux étaient sous sa responsabilité, de même que les jeunes clercs de l'abbaye qui transportaient régulièrement le courrier entre l'abbaye de Gardiens et le bureau de poste d'Orléans.

Les mains de forgeron posées sur ses hanches étroites et drapées de sa robe, Festoneau regardait un soleil déclinant et blafard disparaître derrière une ligne d'horizon sombre et abrupte. Au-dessus de lui, les derniers rayons du jour baignaient de hauts nuages ondulants de teintes chatoyantes qui, ensemble, semblaient scintiller comme un feu céleste. Dans l'air frais du crépuscule, le hennissement d'un cheval rompit le silence. Festoneau laissa tomber ses bras, souffla et se dirigea d'un pas vif vers l'avant des écuries ; il attendait une livraison de courrier plusieurs heures avant la tombée de la nuit.

En arrivant au coin du bâtiment, le prêtre aperçut une silhouette vêtue d'une robe, tenant une lanterne. La silhouette , haute, s'approchait des écuries en sortant par la porte nord de l'abbaye. Près de Festoneau, elle lança : « Qu'est-ce qui bloque la distribution du courrier ? » Festoneau répondit par sa propre question : « Avez-vous vu mon messenger ? » « En effet, il y a quelque temps déjà, à la porte principale avec Frère Grate et le jeune Miguel, je me suis souvenu. » Il devrait être aux écuries maintenant.

Festoneau aperçut une ombre près de la façade de l'abbaye, dont la distance se réduisit rapidement au bruit de sabots au galop.

« Les soldats sont partout », se plaignit le moine à l'allure sombre en abaissant sa lanterne. Il s'arrêta près de Festoneau et fit face au jeune clerc qui s'approchait. « Ils m'ont retenu à la porte pendant une éternité. Je vous le dis, Festoneau : il y a anguille sous roche. Quelle abbaye a besoin d'une armée pour faire respecter ses bonnes intentions ? » Festoneau mit les mains sur les hanches et jeta un regard méfiant à son écuyer qui galopait.

Le messenger arrêta sa monture. Festoneau saisit la bride tandis que le jeune homme au crâne rasé descendait. « Maintenant, je dois m'occuper de ma monture dans l'obscurité ! Vous allez immédiatement justifier votre retard ! » le réprimanda Festoneau.

L'écuyer s'inclina et confessa : « Pardonnez-moi, frère. Je prendrai soin du destrier, frère. »

Si vous le souhaitez. J'ai laissé tomber la sacoche postale près du portail d'entrée. J'ai dû la chercher.
« Pendant la moitié de la journée ? » demanda Festoneau en menant le cheval à l'écurie.
Puis il s'arrêta et se retourna. « Pourquoi se plaint-elle ? Tu l'as encore trop sollicitée, mon garçon ? »
Le messenger salua de nouveau. « Pardonnez-moi, frère. J'ai jugé préférable d'arriver avant la nuit, car vous pouvez vous attendre à mon retour. Je suis parti d'Orléans tard dans la journée, le messenger d'Avignon étant lui aussi arrivé tard. J'ai néanmoins abreuvé le cheval à la porte principale. »
Et elle n'était nourrie que légèrement à Orléans.
« Je vois. » Festoneau frappa les rênes du cheval contre un poteau d'attache. L'autre moine leva sa lanterne pour mieux éclairer. Festoneau poursuivit : « Quant à votre retard, je vous attends... »
Ils doivent se présenter à moi dès l'aube. Un nettoyage complet des écuries s'impose.
« Je le ferai, frère. »

Festoneau vérifia les rênes d'un coup sec et tapota le flanc de la monture. Puis il desserra les sangles de la bourse de cuir et la retira de la monture avant de la lancer à l'autre moine. « Voici ta bourse ; prête-moi ta lanterne. » Ils échangèrent leurs objets.
Festoneau se détourna et leva la lanterne vers un crochet fixé en hauteur.
« Avez-vous besoin de quelque chose de plus de ma part, frère ? » demanda le messenger.
« Oui », répondit le prêtre en forçant, occupé à manipuler la lanterne.

« Je l'ai ! » se plaignit l'autre moine ; « Que fais-tu ? Attends ! »
Festoneau se retourna et aperçut un soldat qui jetait la sacoche postale sur son épaule et sortait des écuries avec le sac, tout en répondant : « Mes ordres ne vous concernent pas, prêtre, il s'agit simplement de correspondance postale. »
Festoneau et son écuyer regardèrent le moine s'élancer des écuries et appeler les chevaux.
Soldat : « Des ordres de qui ? Ramenez-le ! Attendez ! »

Festoneau appela le messenger d'un geste de la main. Il leva les sabots.
Tout en examinant la santé de ses chevaux, il murmura à son écuyer : « Écoute-moi bien. J'ai encore une mission pour toi. Je veux que tu te caches dans l'écurie ce soir, au grenier. Ne te fais pas remarquer par les gardes. Tu partiras pour Avignon avant l'aube. »

« En effet, frère. »
« Vous remettrez une lettre très importante à Sa Sainteté, qui exige une réponse immédiate. Vous devez absolument rester à son bureau jusqu'à ce qu'il l'ait lue. Faites ce qu'il faut, mais gardez votre dignité en sa présence. Vous m'avez bien compris ? »
« Oui, frère, quoi qu'il en coûte, et avec tout le respect que je vous dois. » Le jeune homme s'inclina légèrement.
« Et je ne m'attends pas à ce que vous reveniez sans réponse, que ce soit par écrit ou oralement. »
« Très bien », dit Festoneau. « Je reviendrai demain matin et je m'attends à ce que vous soyez prêt à partir. »

le vent. Tu monteras cette fois la monture de l'abbé Vonig.

Le messenger sourit, connaissant la réputation de l'étalon.

« Allez-y, montez ! » Le prêtre fit signe à son écuyer de monter dans les poutres avant de récupérer la lanterne et de retourner vers la porte nord de l'abbaye.

La nuit avançait et la plupart des moines et écuyers du dortoir de l'abbaye s'étaient retirés pour la nuit. Cependant, dans les appartements de Festoneau, une lampe à huile éclairait un pupitre pittoresque sur lequel reposait un parchemin adressé à Sa Sainteté. Festoneau y apposa sa signature, trempa la plume dans l'encrier et souffla sur l'encre. Il lut une lettre relatant les événements survenus depuis l'arrivée de Blasi à Gardiens. Le but de la lettre était clair : demander au pape Clément s'il avait nommé un cardinal d'Avignon pour remplacer l'abbé Vonig. Il confia à Clément qu'il craignait le pire : que des personnes extérieures au Concile aient découvert l'existence de la relique, que l'abbaye gardait précieusement. Festoneau plia soigneusement la lettre. Il chauffa un couteau au-dessus de la lampe à huile et coupa un coin d'un bloc de cire avant de sceller la lettre avec la cire fondue. Il souffla sur le sceau pour le sécher.

Soudain, la lampe à pétrole vacilla. La lettre qu'il tenait à la main trembla. Un air froid sembla envahir la pièce. Festoneau tourna son regard pour vérifier qu'une fenêtre était bien fermée. Dans l'étrangeté Il frissonna, toussa et vit la buée indéniable sur son souffle. Le prêtre bondit de son bureau et se retourna, scrutant les recoins sombres de ses appartements à sa recherche... d'elle.

Cependant, il ne trouva qu'une silhouette immobile dans le coin le plus éloigné. Il s'écarta pour laisser la lumière de la lampe à huile éclairer la forme indistincte. Ses os se glacèrent ; l'horreur le submergea, comme un fleuve de goudron brûlant. L'Esprit de la pierre se tenait devant lui, entièrement nue, les yeux noirs luisants, les cheveux longs, et ricanant à son âme soumise. Le prêtre la connaissait comme tous les moines de l'abbaye la connaissaient : le Démon obsédant et fornicateur des siècles passés — la Reine régnante des succubes .

source maternelle maléfique de toutes les figures grotesques qui ornaient les terrasses de la cathédrale de l'abbaye.

« Non ! » Festoneau repoussa la lettre derrière son dos.

« Voyons, vraiment, saint homme. Ne vous ai-je pas comblé de plaisir ? » lança Lucifael dans un chœur de mille femmes.

« Je vous en prie, prenez congé de moi. »

« Oh, mais je ne peux pas, monsieur », ricana-t-elle.

« Je me suis donné à Dieu », balbutiait Festoneau. Comme beaucoup d'autres moines de l'abbaye, Festoneau avait lui aussi sa propre statue ailée au sommet de la cathédrale, installée bien des années auparavant.

« C'est comme ça que vous appelez ça ? Dieu ? » lui demanda-t-elle avec sarcasme en s'approchant.
« Il est ton Seigneur et ton Roi. Va-t'en, Spectre de Femme ! »

Lucifael s'arrêta devant lui et joignit les mains derrière son dos en demandant d'un air plutôt innocemment : « Qu'en est-il de cette feuille que vous cherchez à me cacher, Festoneau ? »
Le prêtre resta figé, tremblant. « Au nom de Dieu, quittez son lieu saint. »
Elle se pencha vers lui, comme intriguée par la lettre cachée, et Festoneau la découvrit. Il la fixait du regard, ses seins généreux suspendus dans la lumière de la lampe.
« Vous les aimez, mon seigneur ? Vous plaisent-elles ? » demanda-t-elle d'une voix séductrice sans lever les yeux. Festoneau détourna brusquement le regard : « Va -t'en, diablesse, au nom de tout ce qui est saint et sacré ! »
Elle se leva et demanda : « Partir ? Tu écris une lettre qui me convoque et ensuite tu souhaites que je disparaisse ? » Un sourire narquois se dessina sur ses lèvres et la lettre s'embrasa complètement. Il retira brusquement ses mains et le papier flotta jusqu'au sol sous la forme d'un carré de cendre friable.

« Alors, était-ce si intimidant ou si terrible ? » demanda-t-elle en posant nonchalamment ses bras sur ses épaules. Il se dégagea et courut vers la porte, mais celle-ci ne s'ouvrit pas. Il frappa du poing contre la porte et tenta de crier lorsqu'elle agita un doigt aux ongles noirs et sa gorge se serra. De nouveau, il frappa à la porte, mais aucun son ne parvint à ses oreilles.

« Bien des saisons se sont écoulées depuis que tu as goûté pour la dernière fois à la chair – et à moi. Même maintenant, je sens le désir brûlant en toi ; pourtant, je te délivrerai de la douleur du manque. Prends place sur le lit, mais souviens-toi que je ne serai pas sous toi. » Elle fit un geste de la main et lui rendit sa voix.

« Je ne le ferai pas ! » cracha-t-il en se réfugiant dans le coin entre la porte et le mur.
Elle traversa la pièce d'un pas léger et l'aida à sortir du coin, le guidant vers le lit tout en le consolant d'un murmure : « Prête-moi encore une fois ta semence, homme saint. Alors seulement je te demanderai de partir. »

Festoneau se recula, le dos plaqué contre le mur. Lucifael le coinça entre le bureau et le lit. Elle se pencha vers lui. « Tu as encore de l'énergie, mon saint homme plein de vigueur. Et ne suis-je pas digne à tes yeux ? » Elle ajusta les plis de sa robe et le dévisagea . le regardant avec un sourire satisfait.

« Je ne le ferai pas. Plus jamais », lui dit-il. Dans l'étroit espace entre leurs visages, Festoneau se toucha le front et le torse en signe de croix. Lucifael se pencha en arrière, ses yeux noirs lançant un regard noir. Elle saisit le prêtre sous le menton. Des incisives canines apparurent dans sa gueule tandis qu'elle parlait. « Ma patience a des limites. Je ne vous demande votre permission que parce que... »

Tu as l'intention de le faire. Ne confonds pas cela avec le choix — c'est la dignité seule que j'accorde toi."

« Mais pourquoi continuez-vous à les fabriquer ? Ils sont tous morts, exposés au soleil, transformés en pierre. »

Elle a ri doucement. « Des milliers meurent pour que des milliers puissent vivre. C'est la nature de la vie. » La mort. Que connais-tu d'autre que la luxure et la culpabilité ?

« Vos Grotesques sont morts ! Tous ! Ce ne sont plus que des statues sans vie au sommet de la cathédrale ! »

Elle scruta son regard. « Assez de paroles en l'air, saint homme. Me prêteras-tu ta semence ou non ? »

« Vous comparâtes en jugement devant—»

Elle le coupa net d'un mouvement de son ongle noir et lui vola à nouveau sa voix. Il tenta de se retourner, mais il ne put se dégager d'elle.

Elle le regarda d'un air sombre et froncé. « Comme vous le souhaitez. Je n'ai jamais eu besoin de votre consentement. » Elle passa ses doigts sur son visage pour sonder ses pensées. Soudain, le prêtre se raidit et trembla ; ses yeux grands ouverts et larmoyants ne pouvaient que suivre sa main tremblante qui se tendait vers la lame cirée posée sur son pupitre. « En vérité, mon cher saint homme, » dit Lucifael, baigné dans sa terreur, « tu me rendras ce qui m'appartient. Prends -le ; fais-en usage. Je suis ton dieu exilé et errant, qui te donne maintenant des ordres. » Elle rit comme plusieurs femmes à la fois et sa voix s'approfondit d'une octave à chaque mot. « Jamais un dieu démon chien nomade ne vit aussi mauvais que ... »

Soudain, sa tête se tordit dans un craquement, se transformant en une tête de chacal décomposée . Autour de son nouveau museau, des lambeaux de peau laissaient apparaître des os rongés. Une odeur rance s'échappa de sa tête et empesta la pièce. Puis elle agrippa ses épaules, se pencha vers son oreille et murmura dans un soupir : « — comme moi. » Festoneau observa sa main lever le couteau.

Lucifael lui caressa la poitrine, tout en inclinant la tête comme un chien curieux tandis que la lame tremblante se rapprochait du prêtre.

« Repose en paix, saint homme », le consola-t-elle d'une voix suffocante, imprégnée d'une odeur animale . « Afin que je te délivre de la douleur brûlante de l'Homme. »

La mèche de la lampe puisait ses dernières gouttes d'huile dans le récipient presque vide ; et sa flamme oscillait de façon erratique, comme consumée par une féroce danse du feu, dans un effort pour lutter contre l'obscurité implacable et enveloppante et se maintenir en vie.

À l'extérieur du dortoir de l'abbaye et dans toute la cour, aucun soldat ne vit la faible lueur pulsante qui émanait de l'étroite fenêtre des appartements du prêtre. Personne.

Je vis la lueur décliner et la pièce s'assombrir peu à peu. Aucun moine ne s'éveilla de son paisible sommeil. Le temps passa et la nuit s'évanouit lentement.

~*~

Avant l'aube, des cris déchirants et pitoyables déchirèrent le dortoir et une foule grandissante de soldats et de moines aux yeux encore ensommeillés se précipita dans le couloir vers les appartements de Festoneau . Ils firent irruption dans sa cellule et la trouvèrent sens dessus dessous : meubles renversés, effets personnels brisés et parchemins déchirés jonchant le sol et les meubles comme de la neige. Ce ne furent pas les centaines de morceaux de parchemin qui firent fuir les moines aussi précipitamment qu'ils y étaient entrés. Ce n'était pas non plus le désordre qui fit reculer les soldats abasourdis . C'était le sang qui maculait les murs et le sol, si abondamment maculés que l'odeur du lieu était âcre, une odeur de fer.

Devant eux, Festoneau, en larmes, était assis dans le coin le plus reculé de sa chambre, à côté de son lit renversé. Le prêtre était allongé sur son lit, un maillet serré sur ses genoux, maculés de sang coagulé. Son autre main, inerte, était crucifiée contre le sommier, une lame transperçant sa paume enflée. Apercevant la foule à sa porte, il se précipita à genoux et enfonça la lame plus profondément dans sa paume et le lit, hurlant des passages des Écritures.

Crucifixion. La sueur perlait à son front, et son regard vitreux, les yeux exorbités, balayait la pièce comme le regard absent d'un chien enragé. Des soldats se précipitèrent pour l'arrêter, mais il écrasa le visage de l'un d'eux avant qu'ils ne puissent sauver le prêtre de lui-même. Immobilisé et haletant, Festoneau s'effondra et les soldats libérèrent sa main crucifiée.

Hélas, Festoneau mourut ce jour-là ; et ce n'est qu'après sa mort, lors de la préparation de ses funérailles, que plusieurs de ses confrères moines découvrirent qu'il avait utilisé la lame sur bien plus que lui. main. Il leur semblait, dans la folie grandissante du prêtre, qu'il s'était castré ; pourtant, une fouille privée approfondie de ses appartements ne donna rien. À cette découverte, Blasi ordonna aux moines qui avaient appris l'automutilation de rester silencieux et effacer la folie de Festoneau du sol et des murs avant de sceller le défunt frère. Il fut placé indéfiniment dans une chambre de dortoir. Ainsi, le frère Festoneau, enveloppé dans un linceul, devint le dernier occupant d'une splendide et richement ornée crypte de catacombes, jadis réservée au défunt abbé Vonig ; et, heureusement pour Blasi, cette terrible distraction permit de détourner l'attention des moines résidents du dessein plus funeste qu'il nourrissait encore.

[Fin du chapitre 5]



Cette œuvre littéraire a été créée exclusivement en hommage à

Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~